

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F. 50

# LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA PAIX 11

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

## ENCORE LES ÉGOÛTS



EMBRASSONS-NOUS ET N'EN PARLONS PLUS

ABONNEMENT :  
Un an . . . . . fr. 6 00  
Franco par la Poste

Bureaux :  
12 - Rue de l'Étude - 12  
A LIÈGE

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :  
La ligne . . . . . fr. 10

RÉCLAMES :  
Dans le corps du journal  
La ligne . . . . . » 1 60

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

## QUID ?

Que s'est-il passé au Conseil communal dans le huis-clos de la séance de lundi ?

La Meuse nous annonce que tous les fonctionnaires incriminés et contre lesquels le Collège réclamait des peines disciplinaires, sont sortis blancs comme neige de l'enquête dirigée contre eux et que cette décision aurait été prise à l'unanimité.

Que faut-il croire alors de la sincérité des déclarations faites par le Collège qui, pour dégager sa responsabilité, affirmait l'autre jour que sa bonne foi avait été surprise par les fonctionnaires chargés de la surveillance du service des égouts ?

Le Conseil accorde aujourd'hui un bill d'indemnité à ces agents qui, d'après l'enquête faite par le Collège et la Commission des travaux, devaient supporter tout le poids des fautes commises !

Cette enquête a donc été faite bien légèrement et avec partialité puisque aujourd'hui ni la Commission ni le Collège ne trouvent plus aucun coupable.

Il y a quelques jours à peine, en séance publique, on réclamait, sinon la tête, tout au moins la suspension, voire même la révocation de ceux qui avaient failli, et aujourd'hui on est unanime à reconnaître que tous ces fonctionnaires sont blancs comme neige, qu'on n'a absolument rien à leur reprocher.

Mais alors, les agissements hautement regrettables de l'autre jour, que sont-ils devenus ? Ou le Conseil avait raison en séance publique, ou il a raison à huis-clos ; mais, en tous cas, il ne peut avoir eu raison deux fois — en sens inverse.

Le public — qui paie — serait cependant assez curieux de savoir au juste s'il y a des coupables, et où sont ces coupables.

M. Stévant nous a parlé de ces étonnantes inspecteurs d'égouts qui, en manière d'inspection, se contentent de jeter un regard distrait vers le fond des bouches d'égouts, puis passaient à la caisse communale avec sérénité, après avoir signé un procès-verbal constatant que les égouts étaient parfaitement curés.

M. Renier Malherbe, dans sa réplique (assez verte, entre parenthèses) à M. Ziane, n'a-t-il pas déclaré que si l'on s'était seulement donné la peine de lire les dossiers, on aurait depuis longtemps découvert... je ne dirai pas le pot aux roses... mais les rosses aux pots... de vin.

Que diable, les dossiers étaient là pour être lus tout comme les inspecteurs étaient payés pour inspecter le curage des égouts — et non pour se curer les ongles !

J'ignore absolument les noms des coupables, mais ce que personne ne peut ignorer, c'est l'existence de ces coupables.

Le Conseil lui-même, l'autre jour, en séance publique, nous parle en termes assez clairs, d'agissements de certains employés. On rapporte le propos tenu par un égoutier philosophe disant à propos de toute cette affaire : « Il y a trop de malins qui travaillent pour la ville » ; on nous dit enfin qu'il résulte de l'enquête que si les employés subalternes avaient osé parler trop haut de l'état de choses existant, ils auraient été congédiés et, après toutes ces révélations, on se réunit à huis-clos, on discute pendant quelques heures, puis on vient tranquillement nous dire : « vous savez, il n'y a pas de coupable, c'est le chat ! »

Assurément, notre immortelle Constitution donne aux conseillers communaux de Liège et d'ailleurs le droit de se fâcher de leurs électeurs, mais de ce droit, nos édiles abusent singulièrement.

Encore quelques séances comme celle-là, c'est-à-dire changeant de blanc au noir ce qui a été dit en séance publique, et, plus facilement peut-être que les égouts, ces braves conseillers pourraient être nettoyés — mais là, complètement ! — par le corps électoral, qui veut bien permettre à ses mandataires de se moquer de lui — il y est habitué —

mais qui au moins désirent y voir mettre quelque forme.

Manière de goûts, simplement, du reste, car au fond, c'est la même chose.

NIHIL.

### Épitaphe de Jean.

Ci-gît... Passant attention,  
Je ne dis pas : Ici repose...  
Le paresseux en question  
N'ayant jamais fait autre chose.

Faut à sa cendre cependant,  
Qu'il soit heureux sous l'herbe verte,  
Car il fut un vrai bon vivant,  
Sa cave était toujours ouverte.

N'oublions pas que sa gaieté  
Naissait de la dive bouteille,  
Amis, buvons à sa santé,  
Il dormira mieux sous sa treille.

BLANCO.

### Les Phalanges vengeresses.

Puisque l'on ne peut plus dire la vérité sans être « engueulé », sans passer pour un personnage qui a « trop de gueule », sans être mis sur la paille ou devenir victime d'un guet-apens... Mentons !

Tenez, depuis huit jours je trouve le mensonge adorable — le bon sens me fait mal à la tête — je cherche un nouvel Érasme pour refaire l'éloge du masque de l'hypocrisie.

Je me prends à rire de cette longue file d'utopistes qui, depuis Platon, ce premier rêveur, sont en quête de la vérité — je vous l'assure j'ai franchement tourné la tête... je suis menteur !

Et pourtant il me reste un dernier regret — comme un remords de mon apostasie ! aussi... la vérité toute nue ! quel rêve !

Mais voilà, tirez-là du puits ! on crie à l'immoralité... on vous agonise ! De là cette cohorte de martyrs — de là les souffrances de tant de penseurs ! Bruno ! Campanella ! Bacon ! Ramus !

Fénelon lui-même.

De là, ce pauvre journaliste Louis Larive disant aussi des vérités à son siècle et à ses contemporains, puis crevant de misère !

Encore une fois mentons !

Il y a des gens pour qui le boucan est une nécessité... Vantons-les !

Il y a de jeunes pingres, aux souliers pointus, aux pantalons collants, aux chapeaux sonnante creux comme leurs cervelles, proclamons qu'il est beau et intéressant de traverser son siècle en gommeux avec une paire de jambes en cannes à pêche, un veston court, un crâne vide pagné et odoriférant.

Il en est d'autres dont toute la vaillance consiste à être nombreux et qui en fins politiques savent s'assembler devant une porte de café, exécuter, aux accents d'un quatuor, une gigue en l'honneur d'un homme qui boit.

Mais je m'arrête à ces gentils hommes, trouvant à leur procédé un défaut capital, un bock, ils sont sublimes ! Les Ilcoques étaient moins audacieux.

Lequel défaut est le manque d'organisation.

Je puis avoir la berluet et mal juger les choses, mais je ne le pense pas.

L'ordre (et ceci est peut-être vrai) est une très belle chose, que dis-je, l'ordre est une chose indispensable.

C'est pourquoi je distribue gratuitement quelques conseils à ces chevaliers de bon cœur : Et d'abord comme il faut un nom à chaque créature, appelons-les : « Phalanges vengeresses. »

La Phalange a une existence légale — elle use du droit de réponse et a pour but de protester contre les insinuations obliques,

perfidies et en tire-bouchons de tous les journalistes possibles.

Cette définition admise... on choisirait les ut de poitrine, les voix aigres, les poumons-sifflets.

Pour un article de cinquante lignes, il y aurait cent vengeurs. — Pour dix lignes tièdes, modérées, prudentes, vingt vengeurs — ce nombre étant d'ailleurs le minimum possible. La durée de la « gueulade » serait proportionnée à la violence de l'écrit. Si des mois osés tels que : « ganaches » « tête pleine de vent » « pu et chyle » s'y trouvaient, l'indignation durerait deux heures montre en main.

L'épithète de « lâche » qui est le comble de l'insulte, nécessiterait un mouvement de protestation d'une quinzaine de jours au moins.

Le tout se ferait proprement, sans empêcher la circulation des voitures, à l'unisson, tous les vengeurs partant du poumon gauche « pour chanter. »

La phalange pourrait adapter aux souliers à pointes des Kriss japonais, ce qui serait tout à fait antique.

Reste la question du drapeau.

Ce qui est une question humaine. Un cas de métaphysique.

Un article, en effet, peut produire diverses émotions. Ici il ne s'agit évidemment que de la colère.

Or, la colère a ses nuances, fidèlement reproduites sur le visage humain. Tantôt par des changements de couleurs, des gonflements de veines, des dilatations de narines, tantôt par des tentatives généreuses de la part des yeux, de sortir de leurs orbites, de parvenir au volume des boules de loto.

Eh bien ! il faut que l'étendard soit l'interprète exact de ces nuances.

Il sera ainsi tour à tour pâle, bleu, rouge, cramoisi — en cas de paroxysme de la colère il consisterait tout simplement en une perche nue surmontée d'une éponge trempée dans le fiel et le vinaigre.

La phalange ainsi organisée s'élèverait à la hauteur d'un art.

Les écrivains qui ont « trop de gueule » seraient ramenés par la logique des protestations au sentiment de l'éternelle justice — quittés à donner à la phalange quelque menue monnaie — juste tribut accordé à l'art des ténors.

Enfin dernier et suave conseil, on pourrait introduire dans les mœurs le punch d'indignation.

J'ai assisté, l'année dernière, au grand punch présidé par Tony Réveillon, pour protester contre la démission du général Thibaudin. J'étais médiocrement indigné, mais j'ai bu le grog tout comme un autre. J'ai cru m'apercevoir que les autres buveurs n'avaient pas l'air beaucoup plus indigné que moi : c'est ainsi qu'un confrère, mon voisin, après avoir vidé, dans un mouvement de mépris suprême, six verres de rhum, se déclara prêt à embrasser la République française et Jules Grévy par-dessus le marché.

Il a suffi de cela pour me convaincre de l'efficacité du punch, je dirai même la supériorité du punch sur les phalanges vengeresses.

C'est beaucoup plus amusant et pas si bête ! ...

Sacrebleu, je viens encore d'oublier de mentir — mais je me formerai ! ...

L. HILARÈS.

## AVIS

à ceux que la chose concerne.

Mardi dernier, au Conseil communal, M. Schoutteten nous a appris que « plus de 300 vieillards frappent inutilement à la porte de nos hospices d'incurables ; on ne peut les recevoir : il n'y a pas de place ! »

Cette révélation est, me semble-t-il, de nature à faire condamner absolument dans l'avenir toutes les fêtes organisées en faveur des vieillards recueillis dans les hospices.

Même avant que M. Schoutteten fit son discours, on avait déjà trouvé — et non sans raison — que l'utilité de pareilles fêtes était assez contestable.

En effet, ces fêtes dérangent les habitudes des vieillards — chose toujours dangereuse. Ensuite, la plupart de ces vieux ne comprennent rien — ou peu s'en fallait — aux concerts dont on les gratifiait. Le repas, seul, avait quelque attrait pour la plupart d'entre eux. Seulement, le public était admis à ces fêtes et comme ces vieillards — chose facile à concevoir, d'ailleurs — ne mangeaient pas tous dans toutes les règles admises par la bonne société, il arrivait souvent — pour ma part je l'ai constaté — que l'on donnait les vieillards en spectacle à certains messieurs qui s'amusaient fort en voyant de vieilles gens commettre des incongruités quelconques.

Il faut convenir que c'était singulièrement honorer la vieillesse.

Mais aujourd'hui — et après la révélation faite par M. Schoutteten — il est évident que ces fêtes ne peuvent plus être données.

Ce n'est pas pour les vieillards logés, vêtus et nourris dans les hospices — c'est à dire pour ceux qui ne manquent de rien — que l'on doit faire appel à la générosité publique, mais bien en faveur des malheureux qui, trop vieux pour travailler et ne pouvant être recueillis dans les hospices, en sont parfois réduits — M. Schoutteten l'a affirmé — à se faire interner dans des dépôts de mendicité, pour ne pas mourir de faim !

Voilà au moins de véritables misères et — dussé-je être maudit par tous les chevaliers-sauveteurs de la terre — je me permets de trouver que s'il est moins théâtral de s'employer à les soulager qu'à exhiber des vieillards dans une salle de spectacle, c'est beaucoup plus utile et plus charitable.

CLAPETTE.

## HARASSÉ.

SONNET.

Quel est donc, l'insensé, le nigaud, le benêt  
Qui pour pousser à bout le poète paisible,  
Le changer, lui si doux, en un être irascible,  
Dans un jour de malheur inventa le sonnet !

Que diable voulait-il, ce petit paltoquet,  
En nous montrant le but toujours inaccessible  
Vers lequel on s'épuise en tentant l'impossible  
Sans espérer jamais d'atteindre le sommet !

Je ne le connais pas, j'ignore le mobile  
Qui put le faire agir pour inventer cela,  
« Mais pour le détester, si l'on est plus que mille,

» J'en suis. Si l'on est cent, mes amis, me voilà,  
» Je demeure avec dix ayant l'âme virile  
» Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. » (1)

BLANCO.

## Pauvre Grosjean !

Sombre, anxieux, M. Grosjean, une des fortes têtes du Conseil communal de Liège, parcouru à pas distrait, le quai St-Léopard, son quai, aujourd'hui superbement éclairé, grâce à ses interpellations, aussi nombreuses que désintéressées.

Une pensée importune assombrit son front intelligent et jette sur sa figure aux traits nobles et réguliers, comme un voile de mélancolie.

De temps à autre, ces paroles incohérentes s'échappent de ses lèvres : « Pénélope qui sècut-ce bin don cila ? »

(1) Voir l'Ullima verba des Châtiments.

C'est qu'au conseil communal on a dit — et plusieurs fois — que le curagé des égouts était un travail de *Pénélope*.

Ce nom étrange a frappé l'imagination du conseiller Grosjean, et depuis ce jour il n'a plus de repos.

Toujours il se pose cette question? « Qu'est-ce que *Pénélope*? »

Et jamais il ne trouve de réponse.

Il ne connaît pas d'ingénieur ou d'inspecteur des égouts qui porte ce nom.

Et il se demande qui cela pourrait bien être.

Il tremble qu'un de ses collègues — un des malins — ne lui parle de cet être mystérieux.

Dans sa douleur, il regrette presque d'être conseiller.

Des idées de suicide germent dans son cerveau.

Heureusement, au moment où, une lueur sinistre dans le regard, il s'approche de la *Meuse*, quelqu'un lui frappe sur l'épaule.

C'est son collègue Lovinfosse.

Lovinfosse est un ami, un frère. Sa grande intelligence est digne de celle de Grosjean. Au Conseil son éloquence foudroyante a des éclats qui rappellent la parole audacieuse et colorée du conseiller du quai St-Léonard.

Aussi est-ce avec une joie indicible que Grosjean se jette dans les bras de son ami.

D'abord, les larmes qui l'étouffaient se donnent libre cours. Abondantes, elles mouillent l'épaule du bon Lovinfosse, traversant sa redingote, son gilet, sa chemise, sa flanelle avec la rapidité de l'éclaire passant à travers le cerceau en laissant après elle comme une traînée lumineuse empruntée au rose du maillot!

Puis, cette première émotion calmée, Grosjean, d'une voix anxieuse, pose enfin à Lovinfosse la fatale question qui hante son cerveau:

— Qui s'rent-ce bin don çoula *Pénélope*?  
— Quimint don, ti n'el sé nin, répond le digne conseiller.

— Nenni!  
— Mais bābo! c'est ainsi qu'on loumév' à latin, les cis qui ramassit les triguts?

CLAPETTE.

Une charmante lectrice — toutes nos lectrices sont charmantes, du reste — nous demande quand M. le Bourgmestre donnera son bal.

Voilà au moins trois ans, nous dit notre aimable correspondante, que je n'ai sauté à l'hôtel-de-ville. Je voudrais bien savoir si je devrai encore attendre longtemps.

Qui sait? Peut-être jusqu'à Pâques — ou jusqu'à la Trinité.

En tous cas soyez tranquille, chère lectrice, si même vous ne sautez pas à l'hôtel-de-ville, il n'y manquera jamais de gens pour y faire le sot.

## Contes Mélancoliques

# L'EXCLU

Cinquante ans, le crâne nu, des rides molles autour de ses yeux éteints, et la lèvre qui se lèche dans la détente d'un sourire fatigué, il était assis dans le coin le moins clair de la brasserie; portant à sa bouche, de temps en temps, un verre de bière, qu'il replaçait sur la table avec lenteur, en évitant de faire sonner le marbre. Il y avait dans toute son attitude, je ne sais quoi d'humble, d'inquiet, de détourné, un instinct de recul, l'air de demander pardon d'être là.

Mais, quand nous eûmes échangé quelques paroles, il leva la tête d'un mouvement qui secouait une chevelure imaginaire, eut une flamme dans les yeux, tandis que sa lèvre se tendait avec la courbe ferme, élastique, d'un arc prêt à rompre, d'où la flèche va partir.

— Monsieur, dit-il en rapprochant, comme pour étreindre, ses deux mains ouvertes, aux doigts crispés; monsieur, si je rencontrais la Providence au coin d'un bois, je l'étranglerais!

— Vous avez subi de grands malheurs? demandai-je.

— Pas même? Je suis l'homme à qui jamais, jamais, il n'est rien arrivé.

Et il commença ce morne récit:

— Sur le bord de la mer, parmi la violence des vents du large qui secouent et emportent les gallets comme des feuilles mortes; dans les spacieux faubourgs de province, qui se perdent, plus loin, au sommet de la côte, sous l'épaisseur verte et sombre d'un bois, il y a de libres enfances que roule la vague furieuse, ou qui grimpent aux arbres pleins de nids et mordent à même la branche la chair des sorbes sauvages! La puissante vie des choses entre en elles, leur gonfle le cœur, leur tend les nerfs, les prépare aux se-

cousses de l'aventure humaine. Je suis né dans une rue de la banlieue de Paris, étroite entre des maisons hautes, mal pavée, boueuse l'hiver poussiéreuse l'été, avec des boutiques de loin en loin, où l'on vend des chemises de couleur et des casquettes, des bons hommes en pain d'épice qui écrasent leur nez peinturé contre la vitrine de la boutique, des journaux à un sou. A douze ans, je n'avais pas vu l'horizon! Ce qui faisait que j'étais très petit, très faible, timide, morose, et que je regardais toujours à terre, en marchant. Ni bien ni mal vêtu, ni bien ni mal nourri, ni rudé ni caressé, je passais, devant la porte de notre maison, à voir aller et venir les mêmes voisins, presque tout le temps qui n'était pas les heures de l'école.

L'école! une autre maison, plus grande, aussi ennuyeuse, pas plus. Quand les garçons en sortaient, après la classe, c'étaient des cris, des rires, des mêlées de batteries et de courses; un instant, la mélancolique rue se faisait vivante, grouillante, heureuse, plus claire aussi, comme si le soleil avait attendu ce moment-là pour doré un peu les pavés et les murs; j'essayais d'abord de me mêler à cette gaieté: elle ne voulut pas de moi. Parce que j'étais maladroit peut-être, ou que j'avais l'air bête, mes camarades me repoussaient des jeux, mais sans colère, avec un air de pitié, sans un coup de poing. Trop chétif pour être battu. Quelquefois, j'obtenais de faire une partie de billes; je ne gagnais pas, je ne perdais pas; j'avais à la fin autant de billes qu'avant de commencer; pour moi, déjà, il n'y avait pas de hasard, heureux, ni malheureux. Je m'en allais seul, résigné. Chez nous, après avoir mis dans un coin, toujours le même, les livres serrés d'une courtoise, je m'asseyais à table entre mon père revenu du bureau, habillé de noir, qui parlait peu, fatigué, et ma mère qui, lasse des planchers balayés et des cuivres fourbis, s'endormait au dessert, la tête dans son assiette, parmi les pelures de pomme et les brindilles de raisins secs. Une petite lampe, sous un abat-jour vert, mettait un cercle blanc sur la nappe, laissait dans l'ombre le papier chène des murs, où l'on ne distinguait pas les sujets de gravures coloriées. Je faisais un signe au chat; il n'y prenait pas garde, se détournait, la queue en l'air, allant à la cuisine. Alors, plein d'un vague ennui, ne comprenant pas pourquoi on est au monde, je bâillais. Un enfant qui bâille, c'est épouvantable.

« J'eus seize ans! Une fleur qui éclôt, un sarment qui s'allume, ce fut mon cœur, un matin. Pour quoi l'on vit, je le devinais tout à coup. Quelque chose de moi s'en allait, et les suivait, quand passaient des demoiselles, le dimanche, avec des fleurs au chapeau, sous l'ombrelle de toile écrue. Le soir, à la fenêtre, penché, je guettais les couples qui chuchotaient sur le pas des portes; elle, renfoncée dans l'encoignure, lui, devant elle, s'interrompant des paroles pour lui mettre un baiser sur les lèvres. Oh! c'était donc vrai que la bouche de la femme est promise à la bouche de l'homme, que cette rose est faite pour cette abeille? J'avais, rien que d'y songer, des défaillances délicieuses; la nuit, en songe, je sentais autour de mon cou un bras doux qui m'étouffait. Bien longtemps je n'avais pas pris garde à la petite mercière qui vendait en face de notre maison des bonnets et des colerettes. Je la vis, charmé. La généralité de mon désir se concentra, se précisa, fut de l'amour. Un amour ingénu, infini! Quand j'entrais dans la boutique où je faisais avec un zèle tout nouveau les commissions de ma mère, des tremblements me secouaient le corps; lorsque la marchande me rendait la monnaie, je sentais s'échapper du bout de ses doigts, en même temps que les sous, des chaleurs qui me montaient, le long des bras et des épaules, à la gorge! Mais ce fut en vain que je l'adorai, que mes regards la suppliaient, et que je lui écrivis, n'osant parler, cent lettres folles, où mon cœur lui offrait tous ses rêves et toutes ses espérances, comme une corbeille pleine laisse tomber des fleurs. Elle ne s'inquiétait pas de moi, pensait à autre chose. Jamais dans ses yeux une douceur qui consent, jamais une colère qui refuse; ni un signe qui dit: Viens! ni un geste qui dit: Va-t'en! j'étais pour elle quelqu'un qui ne vaut pas la peine qu'on s'attende à elle ou qu'on se fâche; je venais acheter du fil et des aiguilles, voilà tout. Un jour que, pris de folie, je lui baisais les doigts avec emportement, elle pouffa de rire, ne se mit pas même à la porte. Je me souviens de mes camarades d'école qui ne voulaient pas me battre. Alors un désespoir m'eût pris et ne m'eût plus quitté! si un autre désir ne m'était venu. Quelquefois de mon lit, quand je ne dormais pas — et je ne dormais guère! — j'entendais une vague musique, puisque imperceptible, au loin, légère, menue; elle me dansait dans la tête, secouant mes rêveries, comme une volée d'oiseaux dans un arbre fait remuer toutes les feuilles. C'étaient les polkas et les quadrilles d'un bal dans un cabaret, au-delà de la barrière. Là, les jeudis et les dimanches, dès que venait le soir, entraient, un peu avivés, les garçons en belle humeur et des filles, rousses et rouges, sans chapeaux ni bonnets, aux gros cheveux qui bouffent. Moi aussi j'irais à ce bal! Une fois, vers minuit, je m'esquai de la maison eniforme — j'avais dix francs dans ma poche! — et, longeant les murs, à pas sourds, j'arrivai

devant le cabaret, plein de rires et de danses. J'entrai avec l'impression de me jeter dans un trou de flammes, qui donne le vertige. O vision! sous le gaz, qui était de l'or éparé, parmi les cris et les musiques et dans le bruissement des danses enragées, c'étaient des envollements de jupes et des bas blancs en l'air, plus haut que les gorges battantes et que les cheveux défaits. Toutes, toutes, toutes! je les trouvais belles et désirables, ces filles, et je les convoitais, et je les aurais! Pourquoi non? Ne s'offraient-elles pas? Je les voyais aller de table en table, s'asseoir sur tous les genoux, boire dans tous les verres. Leur tutoiement effronté, à tout hasard, devant et promettait des intimités libertines. Inutile, même de leur faire un signe, dès qu'elles m'auraient vu, elles viendraient à moi, impudentes, avec des crânes canailles, me disant, comme aux autres: « Qu'est-ce que tu payes? » et moi, crâne aussi, je leur répondrais: « Tout ce que tu veux. » Non, non, elles ne vinrent pas! Pas une ne vint! Avais-je l'air trop timide, trop gauche? Je me rappelai mes camarades d'école qui ne m'admettaient pas dans leur jeu. Pas une seule, vous dis-je! Je vis, un à un, s'éloigner des couples qui faisaient des conventions à voix basse devant le vestiaire. Une fille, un instant, qui était laide, — c'était la dernière! — se tourna vers moi, eut l'air de vouloir s'approcher. « Soit! » pensais-je, anxieux. Mais elle fit un mouvement d'épaules, qui dédaigne, et s'en alla toute seule. Hébéte, les bras pendants, je regardais la salle vide. « Allons, qu'attendez-vous? » me cria l'homme qui tenait le bal. Ce que j'attendais? La vie!

« Et je l'ai attendue en vain, aill'urs comme là, partout, toujours. D'autres ont des amis, des maîtresses, des femmes, des enfants; moi, non. Seul au milieu de tous, je passe, on ne me voit pas; je parle, on ne m'entend pas. La cause? Je l'ignore. C'est ainsi. Pour les autres, des incidents se produisent: joies, douleurs, n'importe; pour moi, non. Homme cependant, — et avec quelle intensité de passion! — il n'est rien d'humain qui ne me soit étranger. Dans la patrie commune de l'existence, je suis le voyageur vague qui ne sait pas la langue des habitants, à qui personne n'offre l'hospitalité. L'indifférence des choses et des animaux est autour de moi, comme l'indifférence des êtres intelligents; les meubles de la chambre où je loge ne me sont jamais devenus familiers, caressants; je m'étonne que la glace où je me regarde consente à refléter mon image; un chien enragé même ne me mordrait pas. Et, depuis si longtemps, — car me voici vieux, — j'use ma vie à ne pas vivre! Il y a trente années que je vais au bureau, tous les matins, à la même heure, par le même chemin, sans qu'un passant me salue et sans qu'une roue m'éclabousse; que j'en reviens, tous les soirs, par le même chemin, à la même heure, sans rapporter d'autre souvenir que celui de l'éternelle et monotone besogne qui est aujourd'hui ce qu'elle a été hier, qui sera demain ce qu'elle a été aujourd'hui. Oh! j'ai eu des révoltes! Par qui et de quel droit étais-je privé de ma part de sensations et de hasards? Une idée s'empara de moi: être riche! Ayant de la fortune, beaucoup de fortune, on est aimé peut-être, ou haï. Les émotions, cela s'achète. Je risquai le petit avoir que m'avait laissé mon père, dans je ne sais quelle spéculation; elle ne réussit pas, mais elle n'échoua point; ni gain ni perte, comme jadis quand je jouais aux billes. Une loterie, dont j'avais pris cinq mille billets, le fut jamais tirée, et l'on me rendit mon argent! Je ne devais même pas connaître les surexcitations aiguës de la misère. Des rages me prirent. Un jour, sans raison apparente — comme on casserait une porcelaine dans un salon, pour avertir de sa présence, — je souffletai un homme! On s'apercevait bien, enfin, que j'étais dans la vie, moi aussi? L'homme s'éloigna, n'envoya pas de témoignages, ne fit pas d'excuses, comme s'il avait été souffleté par le vent qui passe. La guerre vint, je m'engageai. Ah! cette fois, rien ne pourrait m'empêcher d'être mêlé à l'action commune: à moi, comme à tous, les fatigues, les dangers, les gloires. On m'envoya dans une ville de garnison, en Algérie, où j'appris à faire l'exercice, méthodiquement, tandis que d'autres se battaient et se faisaient tuer en Alsace. Quelque chose comme la vie du bureau, encore; rien n'arrivait, rien ne pouvant arriver; l'arme au bras au lieu de la plume à la main. Alors, je ne lutai plus. Je regardai passer les jours comme on regarde couler l'eau. Et me voici brisé par les vieux élan stériles, vaincu, résigné. Car je sais, je sens que toute tentative d'action serait vaine, qu'une lourde nécessité, impossible à secouer, m'opprime et m'immobilise, définitivement, et que je dois rester embourbé dans l'opaque ennui de ne pas être, jusqu'au jour où mon âme, enfin délivrée, s'enfuira. Si je meurs! car elle me sera peut-être refusée, à moi seul, l'aventure suprême de la mort. »

Depuis quelques instants, — pendant que le pauvre diable achevait son récit, — il s'était fait, dans la brasserie, un tumulte. Des gens, en entrant, avaient raconté qu'un incendie venait d'éclater dans une fabrique de jouets; un incendie formidable,

dont le flamboiement, disait-on, rougissait tout le ciel. Et il y aurait sans doute beaucoup de victimes, car, ce soir-là, les ouvriers et les ouvrières étaient restés dans les ateliers, à cause de travaux urgents.

Celui qui m'avait parlé s'élança dans la rue. Il chercha des yeux une voiture. Il n'en passa point. Il se mit à courir du côté où il y avait le feu. Je le suivis. Nous nous hâtions, en silence. Sans qu'il prononçât un mot, je devinais sa pensée. Oui, oui, il se dévouerait, le brave homme; il se jetterait dans les flammes; tout en courant sans reprendre haleine, il avait des gestes qui semblaient saisir des enfants, des femmes, aux fenêtres, parmi les feux et les fumées, sous l'effondrement des poutres embrasées. Quand nous arrivâmes, l'incendie était éteint.

CATULLE MENDÈS.

## JOLIE SÉANCE.

Je parle de la séance tenue mardi dernier par le Conseil communal de Liège.

Tudieu, Messieurs, quelle érudition! Tout ce que la philosophie et la sociologie compte de plus huppé a été cité par nos érudits.

M. Hanssens s'en est pris à Molière, M. Poulet à Herbert Spencer — la bête noire du père Loomans, — M. Schouteten *tu quoque!* — enfin, a cité toute une kirielle de Messieurs distingués parmi lesquels brillent Gladstone, Robert Peel, Denis, etc.

Mince érudition! — comme disait M. de Cocquenaille. Si un étranger avait assisté à ces débats, il aurait pris tous nos conseillers pour des orateurs aussi lettrés qu'éloquents.

J'ai beaucoup admiré M. Magis déclarant « qu'il ne contestait pas le talent de Molière. »

Molière a une rude veine, si jamais M. Magis avait contesté le talent du grand écrivain français, celui-ci était propre!

Et cependant, la chose n'eût pas été trop étonnante, venant de M. Magis, qui s'opposait à ce que l'on achetât les œuvres de Victor Hugo pour la bibliothèque populaire.

Mais la perle de la séance, ça été incontestablement le commencement du discours de M. Hanssens qui, après avoir prévu l'éventualité d'une dissolution du Conseil, a charitablement ajouté qu'il espérait bien que le nouveau corps électoral renouvellerait le mandat des conseillers d'aujourd'hui!

Etant donné que la majorité du Conseil est doctrinaire, que cette majorité repousse généralement les propositions de M. Hanssens, ce souhait bienveillant de M. Hanssens frise l'héroïsme.

Il est vrai que M. Hanssens a si bon cœur. Pour éviter du travail à ses ennemis, il serait capable de tisser lui-même la corde avec laquelle on l'étranglera.

Qui sait même s'il ne ferait pas lui-même le nœud!...

## En vente chez les principaux Libraires DISCOURS

De M. Célestin DEMBLON à l'Association Libérale de Liège, avec appréciation

25 Centimes

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.  
Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.  
Dimanche 3 février

Le Prophète, grand opéra en 5 actes, musique de Giacomo Meyerbeer.

## Théâtre du Gymnase

Direction G. Rey de Blaye.  
Bur. 6 0/0 h. — Rid. 6 1/2 h.  
Dimanche 3 février

Monte-Cristo, pièce à grand spectacle.

## Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH  
Bur. à 5 3/4 h. — Rid. à 6 1/4 h.  
Dimanche 3 et lundi 4 février

Les Mousquetaires au couvent, opéra comique en 3 actes.

Pierre-le-Noir ou les Chauffeurs, drame en 5 actes et 6 tableaux.

## EDEN - THÉÂTRE

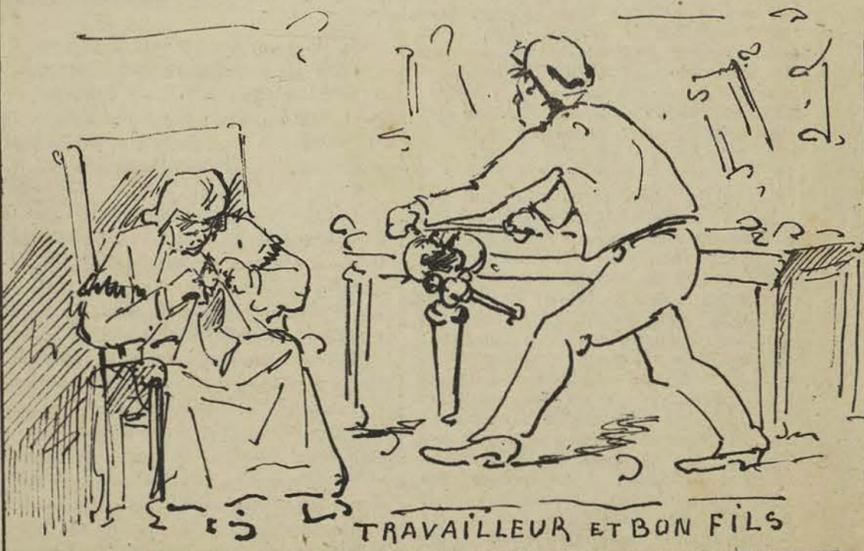
Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.  
Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

## TOUS LES SOIRS SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent  
BAIZA, professeur d'escrime, professeur du Cercle Saint-Georges et du Conservatoire. Leçons particulières. S'adresser au local du Cercle Saint-Georges, Café des Mille Colonnes.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Écluse, 12.

# TRAVAILLEUR



TRAVAILLEUR ET BON FILS

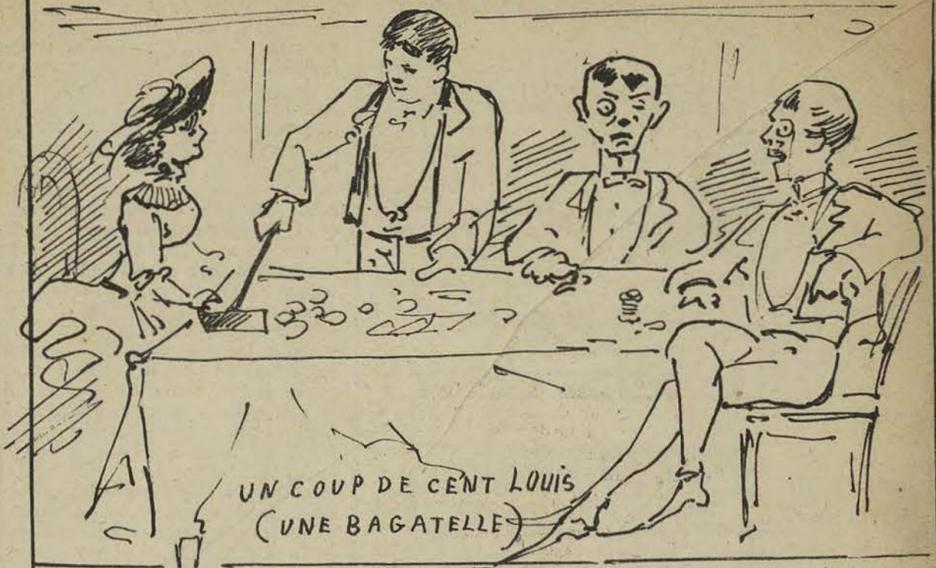
TOUS LES BERGES  
SONT ÉGAUX DEVANT LA  
LOI.



GASTON DE LA HAUTE GOMME ÊTRE  
INUTILE ET STUPIDE



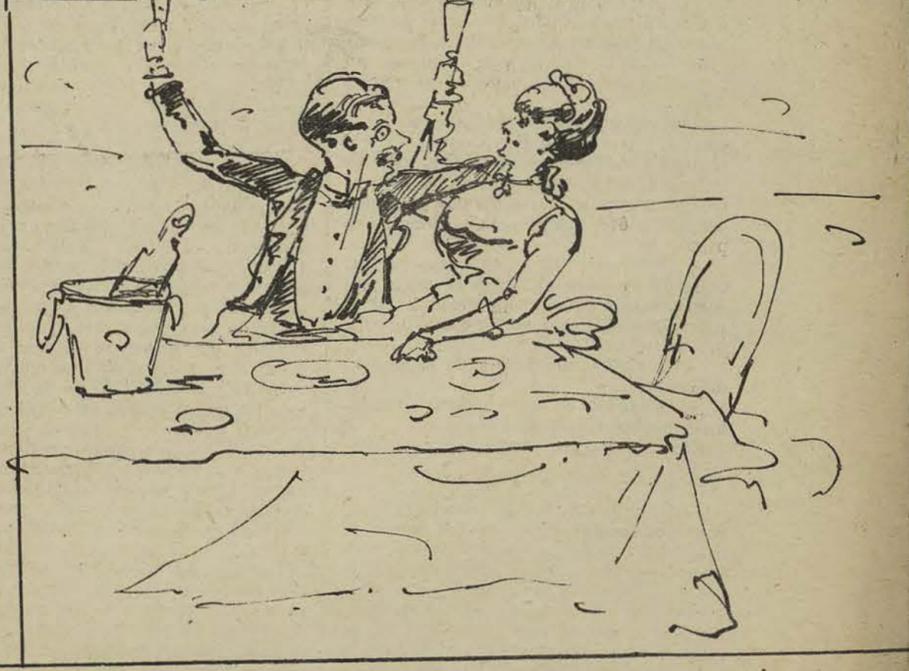
UN COUP TERRIBLE!



UN COUP DE CENT LOUIS  
(UNE BAGATELLE)



DOIT SACRIFIER SES PLUS BELLES ANNÉES;  
ET LAISSER LES SIENS DANS LA MISÈRE POUR DÉFENDRE  
LE BIEN DES AUTRES.



GASTON DE LA HAUTE GOMME NE S'EN  
MORVE PAS MAL! TOUT CELA NE L'EMPECHERA  
D'ÊTRE UN JOUR DÉPUTÉ ET DÉCORÉ!